



« **De battre mon cœur s'est arrêté** » en *morse* – décodage :

"Let the Right Jacques In" : entretien avec le réalisateur Jacques Audiard - Bonus de l'édition DVD du film « Morse » (2008) de Tomas Alfredson – éditions « Metropolitan Vidéo » – sortie : 16 mars 2010.

Soit un cinéaste français connu et reconnu, mais plutôt avare de parole hors périodes de promotion d'un de ses propres films, qui prend sur lui d'accepter un entretien qui fera office de bonus sur le dvd d'un long-métrage qu'il n'a pas réalisé, à priori très éloigné de son univers personnel, dont il ne connaît pas particulièrement le réalisateur, mais qu'il a visiblement beaucoup aimé. Soit Jacques Audiard acceptant de parler de « Morse », film fantastique aux échos vampiriques, du suédois Tomas Alfredson.

Postulons qu'on n'explicite jamais mieux un film qu'en parlant d'un autre film. Et avançons du même coup l'idée qu'on ne parle jamais d'autre chose que de soi. C'est-à-dire que quelque chose nous regarde toujours déjà dans ce que nous avons aimé regarder.

Que pouvons-nous comprendre du projet de « De battre mon cœur s'est arrêté » à travers la description que fait son réalisateur d'un autre film qu'il estime sans doute car tous deux tendent vers un même horizon en dépit de résultats à priori tout à fait dissemblables.

Qu'est-ce que Jacques laisse entrer en voyant « Morse » ? Et, lorsqu'il en parle ensuite, que laisse-t-il échapper de son propre projet de mise en scène ? Appliquons simplement les commentaires du cinéaste français à propos du film suédois à ses propres images...



LET THE RIGHT JACQUES IN

A) La recherche de l'image essentielle :

« C'est une image que je vois... Ou la reproduction d'un photogramme. Ou une photo de promotion du film. Un type pendu par les pieds regardé par un caniche royal assis sur son cul. J'ai trouvé ça tellement incroyable. C'est une inquiétante étrangeté. C'est une chose où tout à coup on voit une image fixe d'une chose qu'on pense déjà en mouvement. C'est incroyable de pouvoir fixer ce vieux rêve de cinéphile de reconnaître un film, son histoire, son essence par un photogramme, que tout soit dedans. »



« Morse » (2008) de T. Alfredson.



« Regarde les hommes tomber » (1993) de Jacques Audiard.

B) Le goût du point de vue singulier :

« Les récits de vampires généralement, c'est soit le récit du témoin, le témoin, celui qui cherche, l'enquêteur – ça c'est vraiment la veine de Brahm Stoker – ou alors ça serait une vision intérieure, la vie du vampire – ce qui serait plutôt Anne Rice. « Morse » propose quelque chose qui a l'air de rien mais qui fait toute la différence : c'est celui qui se met au service du vampire. Ça c'est un

3

point de vue, finalement, qui est génial parce que ça pose des questions, c'est ce qui fait toute la richesse du film. »



« De battre mon cœur s'est arrêté » et « Un prophète », films jumeaux avec la figure monstrueuse du père en point de mire dont le « fils » est avant tout le serviteur. C'est bien souvent ce point de vue-là, tant admiré dans « Morse » qui est celui des films du cinéaste français.

Supériorité évidente liée au champ contre-champ en contre-plongée et plongée dans le premier film, maîtrise absolue de l'espace étouffant du cadre réduit de la prison dans « Un prophète ». Le même acteur dans les deux cas pour un personnage qui incarne une forme ou une autre de filiation mais dont il faudra accepter l'emprise pour survivre puis s'en défaire pour évoluer. Où pourquoi le vampire doit toujours mourir au bout du compte.



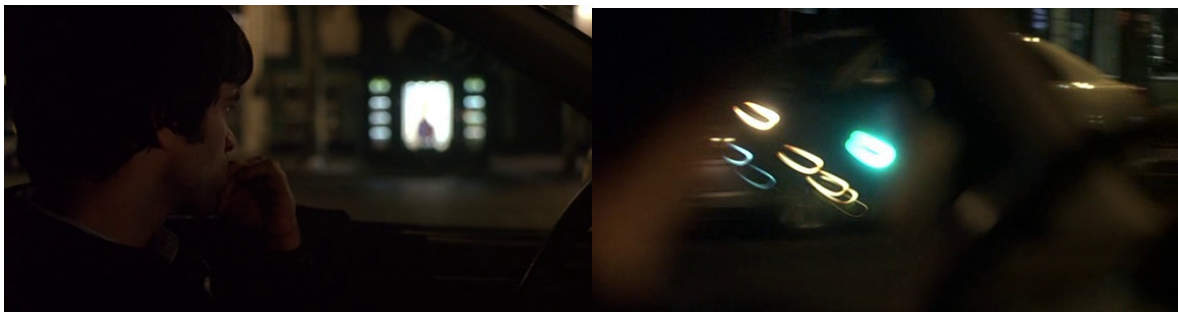
« Le goût que je peux avoir pour ce type de films a à voir avec le cinéma muet. Ça a à voir avec ça. Ca a à voir avec un type d'images qui remonte probablement à « Nosferatu ». Même le « Faust » de Murnau. Les choses comme ça. Certains types d'images.



Fascination pour la période muette donc chez un cinéaste qui use des ouvertures et fermetures à l'iris pour réduire encore la taille du cadre, focaliser d'autant l'attention sur des détails précis.

C) Un cinéma où le plan large se mérite...

« Et puis après il faudrait parler de la façon dont c'est filmé cette chose-là. A priori c'est très simple, très économique, enfin très économique en terme de nombre de plans, en terme de vocabulaire pour parler prétentieux. C'est la deuxième fois surtout que je m'en suis... La première j'étais captivé... Je n'aurai même pas pu dire un quart de ce qu'on se raconte-là. J'étais scié, la première j'étais soufflé. Vraiment. Y'a une chose qui est très très marrante, c'est le fait de mériter les plans larges. C'est une mise en scène qui fait mériter les plans larges. »





« C'est en plan serré, plan serré, plan serré, tac !, changement de profondeur, de trucs comme ça, puis hop ! Plan large ! C'est des plans où il va se passer quelque chose. Ca je trouve que c'est vraiment formidable. »



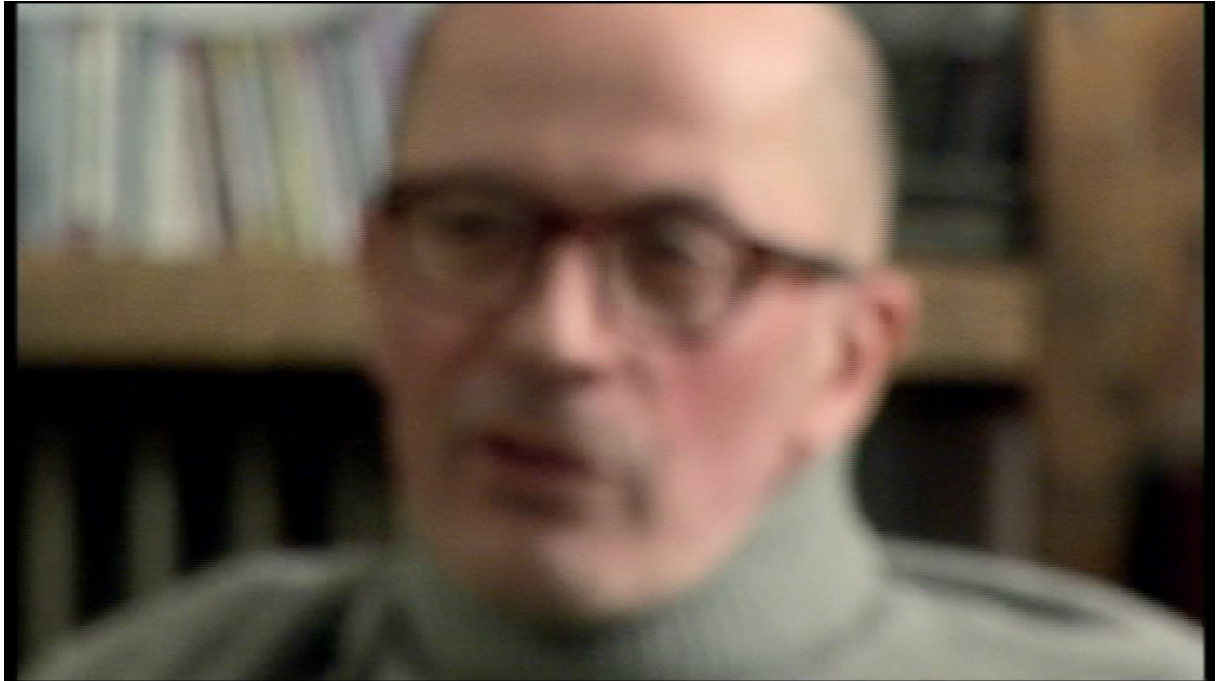
**Brahim
Lattrache**





« Cette chose-là ne peut exister qu'à travers le cinéma. Ce réalisme-là, seul le cinéma peut le produire. »

D) Un récit de l'ambiguïté des rôles et des places dans la famille et la société :



« Alors qu'est-ce qu'on va en dire ? On va dire, oui c'est des amoureux de vampires pré-adolescents, enfin des trucs... C'est rien du tout ! C'est pas ça le film. Y'a une proposition sur l'amour, sur l'amour qui n'en serait pas un, quelque chose qui aurait à voir avec l'amour courtois. L'obligation d'être dans ce truc qui ne passera que par une relation humaine mais sans sexe. Ca je trouve que c'est assez étonnant. »





« Et donc ça va être l'histoire, d'abord, de la surprise d'une rencontre « amicale » puis après amoureuse entre des enfants. Mais comme on sait maintenant qu'on est avec une petite fille qui ne vieillira jamais plus, sauf qu'elle a cent ans, deux cents ans, ben y'aura pas d'amour, y'aura pas d'amour sexuel. Et que ce garçon, cet Oskar, il sera l'ami, l'amoureux, puis il va devenir le père, puis il sera après le grand-père et le valet, il se sera mis au service, il sera l'élus. Et il se sacrifiera. »



La part charnelle de l'amour est prise en charge dans « De battre mon cœur s'est arrêté » par le personnage d'Aure Attica. L'histoire d'amour tacite et courtoise avec la jeune pianiste ne se révélera pleinement qu'au cours d'un épilogue où Thomas fait figure de « serviteur » pour la jeune femme qui détient, elle, le talent – non le pouvoir du vampire mais le don de la musique.

E) Raconter toujours la même histoire... :

« Parce que bon, ce qui se déroule dans le film c'est quand même simple : c'est l'histoire de la substitution d'un personnage par un autre. Ce personnage qu'on voit au début qui est, mais merveilleux, qui apparaît d'abord comme une espèce de père, de père attentif, mais en même temps c'est curieux parce que si il ne fait pas ce qu'elle lui a dit de faire elle l'engueule, donc on comprend que c'est le valet. Et ça c'est le film, c'est la rencontre avec Oskar qui va nous raconter l'histoire de ce personnage qui va disparaître. Ça c'est très très très beau. »





Ce que Jacques Audiard résume très justement du film de Tomas Alfredson s'applique en fait à la lettre à son premier film, « Regarde les hommes tomber » où la nature des rapports des hommes plus âgés avec les hommes plus jeunes ne sont jamais clairement définis (volonté de filiation, homosexualité latente, peur de la solitude...) et où le spectateur assiste à la disparition d'un personnage (celui qu'interprète Jean-Louis Trintignant) au profit d'un autre (Jean Yanne). A la limite, « De battre mon cœur s'est arrêté » pourrait être envisagé comme l'inversion d'une situation de départ où la mère disparue aurait été entièrement remplacé par un père vampirique (Niels Arestrup) : une fois le père mort, la place accordée à la mère, c'est-à-dire à la musique, se fait à nouveau conséquente.



« Y'a des scènes qui sont incroyables. Quand il va voir son père. Tout à coup y'a cet étranger qui arrive. Ça nous dit quoi sur la sexualité du père ? Sur la vie du père ? C'est très très étrange... Mais est-ce que ça nous dit d'autres choses aussi ? »

F) Une œuvre, un thème :

« Let the right one in » est un beau titre. C'est le titre vraiment de l'histoire. Parce que c'est une histoire d'élection. C'est une histoire d'élection. D'être élu. Voilà. »

Quelques « histoires d'élus » donc, au gré de la courte filmographie de Jacques Audiard en écho à sa fascination pour ce thème dans « Morse ».



Le déplacement – ici littéral – du jeune Frédéric, incarné par Matthieu Kassovitz dans « Regarde les hommes tomber », du personnage de Marx (Jean-Louis Trintignant) vers celui de Simon (Jean Yanne). La métaphore animale est déterminante dans ce film. « L'homme est un chien pour l'homme » semble montrer le cinéaste, c'est-à-dire qu'il combat désespérément sa solitude en recherchant la compagnie de qui acceptera de le suivre sans poser de question. De qui doit-on suivre les traces ? C'est là encore la question que pose « De battre mon cœur s'est arrêté ». Thomas doit-il s'engager dans la voie du père ou dans celle de la mère ?

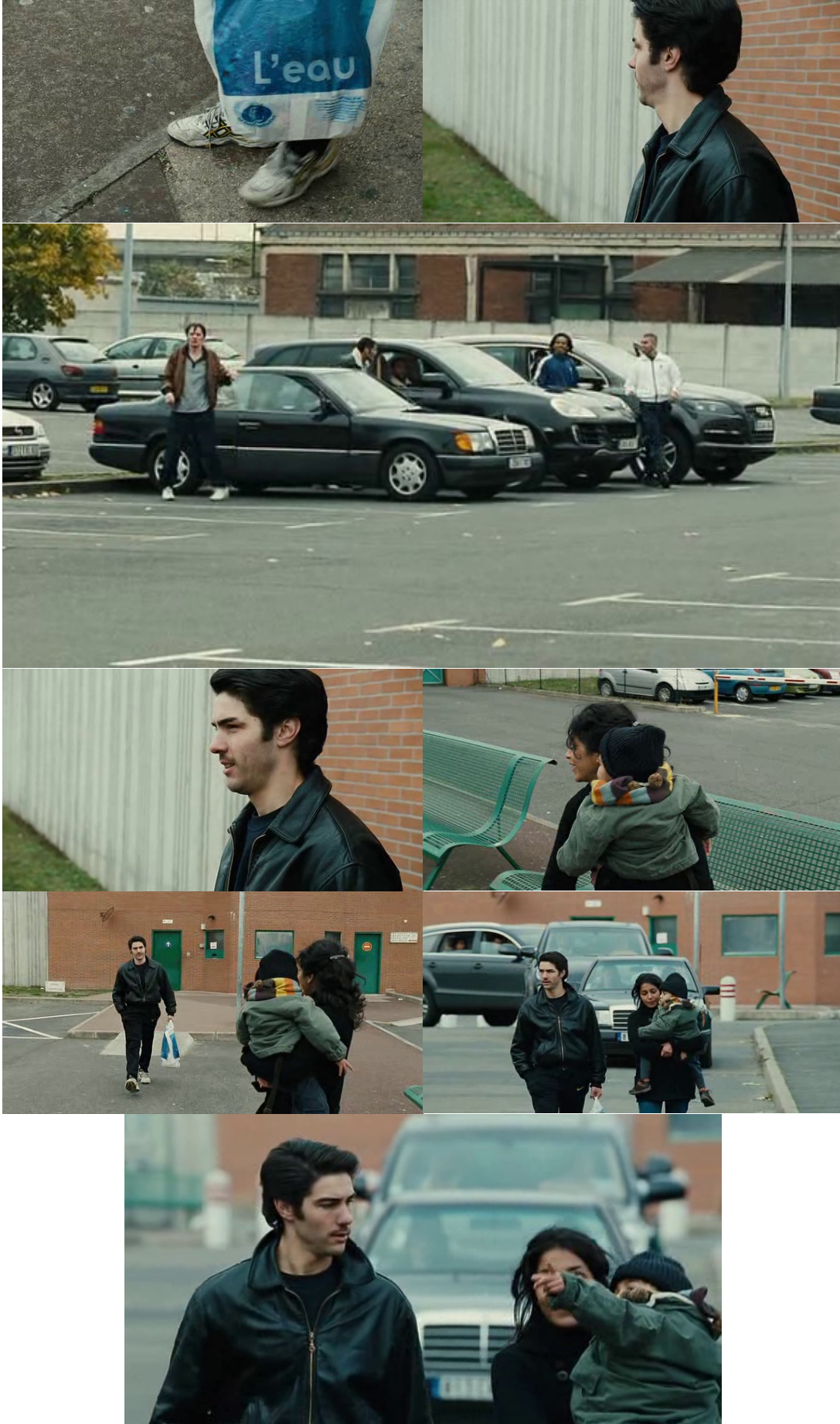




Le monologue d'Emmanuelle Devos dans « Sur mes lèvres », alors qu'elle vient d'être invitée à sortir – du moins le croit-elle – par le personnage incarné par Vincent Cassel ou comment se faire à l'idée qu'on est peut-être, enfin, l'« élue » dans le regard d'un autre... Si elle est bel et bien l'élue, c'est avant tout grâce à un talent « inutile » qui va, au gré de l'importance de plus en plus grande de l'aspect policier de l'intrigue, devenir déterminant. Elle sait lire sur les lèvres et c'est cette singularité – bien décevante pour la jeune femme pensant être enfin aimée pour elle-même – qui lui vaut l'intérêt de l'ancien détenu incarné par Vincent Cassel. Là encore, la thématique du serviteur, en l'occurrence de la servante, est de mise mais complexifiée par le fait que le pouvoir n'est pas l'apanage d'un seul personnage au sein du couple improbable formée par l'ex-taulard et la secrétaire malentendante, chacun maîtrisant mieux que l'autre les codes de son propre univers.

Dans « De battre mon cœur s'est arrêté » cette notion d'élue est de nouveau présente en filigrane lorsque Monsieur Fox, l'ancien professeur de piano de Thomas semble avancer l'idée que le jeune homme possède pour la musique un talent singulier. L'épilogue du film nous démontrera que ça n'est pas le cas : Thomas ne sera que le répétiteur de sa jeune professeure de piano. Variation autour du thème de l'élue – et donc au cinéma du « héros » - « De battre mon cœur s'est arrêté » nous raconte – du point de vue de la musique – l'histoire d'un personnage en quelques sortes « secondaire ».

Cette figure de l'outsider est également au cœur de « Un prophète » comme de « De rouille et d'os ». Elle est centrale, bien entendu, dans l'histoire du polar, littéraire comme cinématographique.



Comment, enfin, traiter de ce thème de l'élu, mieux que par un film intitulé « Un prophète » ? Titre que son final vient pleinement étayer. A sa sortie de prison, le jeune homme dont nous avons suivi l'histoire se retrouve avec la femme et l'enfant de son meilleur ami, suivi à distance respectueuse par une procession de voitures indiquant sa nouvelle position au sein d'un monde criminel que la prison lui aura paradoxalement permis d'appréhender puis de contrôler en éliminant au passage une nouvelle figure paternelle – un parrain Corse, le bien nommé César, de nouveau interprété par Niels Arestrup.



G) Un rapport complexe au cinéma de genre :

« J'ai pas d'attrait particulier pour ce cinéma-là. Adolescent, j'étais un très très gros consommateur des Vincent Price, de tous ces trucs-là. (...) J'en ai vu énormément mais... C'est un cinéma naïf. Voilà. Et que peut-être le seul rapport que j'ai avec ce thème-là, ce thème fantastique du vampirisme c'est surtout littéraire. Peut-être la découverte de Bram Stoker d'abord. Puis d'un texte très important qui vient beaucoup plus tard – Jane Rice ou Ann Rice ? – « Interview with a vampire ». C'est un truc vraiment... Ca quand je l'ai lu j'ai trouvé ça vraiment admirable. »



« Le genre est intéressant à partir du moment où il va servir... où il va produire de la métaphore, il va produire... il va excéder des sentiments, voilà, des choses comme ça, des sentiments, des situations. C'est là où je pense les tensions vont être les plus fortes, les expressions les plus fortes. »

« C'est aussi, un truc : les fétichistes du genre me terrifient. Voyez ce que je veux dire ? »

Léo Haddad : « Ce que j'adore, c'est que vous dites que vous n'aimez pas les trucs de vampires et puis vous êtes fan de « Nosferatu » et de « Entretien avec un vampire », de livre et de Bram Stoker... »

« Non. Je trouve que les... C'est quoi ? C'est Terrence Fisher, c'est ça ? Bon, arrêtons. Moi je voyais ça quand j'étais enfant mais je ne sais pas si c'est même regardable aujourd'hui ? »

Léo Haddad : « Mais ça l'est ! Pourquoi ? Est-ce que vous les avez revus ? Les Terrence Fisher ? »

« Non mais non, en fait je suis fou du genre. Je suis absolument fou. Non, non, c'est pas ça c'est que je suis dingo... »



Il est assez rare que le dispositif de l'interview soit brisé par l'interviewer comme c'est ici le cas. Léo Haddad n'était qu'une amorce et ses questions démurait tacites (nous les devinions aux réponses formulées par les cinéastes) selon un principe très classique de bonus dvd. C'est en fait les contradictions du réalisateur français quant à son rapport au genre qui semble obliger l'intervieweur à s'impliquer davantage.

Déplaçons donc ce qui est ici dit du genre fantastique vers le seul genre que la France ait jamais véritablement cultivé et sur lequel l'impact de notre cinéma national est indiscutable : le genre policier. Les propos du cinéaste pourrait rester les mêmes...





« **Regarde les hommes tomber** » (1993), « **Sur mes lèvres** » (2001), « **De battre mon cœur s'est arrêté** » (2006), trois variations autour de l'univers du film dit « policier ». « **Un prophète** » (2009), modèle du sous-genre qu'est le film de prison. « **Un héros très discret** » (1996), drôle de film de guerre... Des images emblématiques : armes à feu, visages tuméfiés, sac rempli de billets de banques, mains menottées, promenade dans la cour, escouade avançant à couvert et cigarette qu'on allume entre soldats. Autant de motifs visuels qui constituent, peu ou prou, les passages obligés de genres avérés et constitués.

De quoi s'agit-il en fait ici, sinon d'être le témoin d'une reconnaissance. Celle d'un cinéaste envers et par un autre. Jacques Audiard, dont les films précèdent chronologiquement ceux de Tomas Alfredson, reconnaît en fait ici, sans jamais faire allusion à ses propres films, une famille de cinéma dont le réalisateur suédois pourrait faire partie. Tant sur un plan thématique – zone de trouble, d'ambiguïté quant aux catégories sociales définies – que sur un plan esthétique – cette complexité d'un monde cherchant à échapper aux catégories prédéfinies se traduisant par un recours à la faible profondeur de champ – le flou – et aux plans serrés – le détail.

Et c'est sans doute du côté de cette crainte d'être enfermé soi-même dans une catégorie – auteur de polar par exemple – que provient un rapport contradictoire à la notion même de genre qui est, pourtant et indiscutablement, le véhicule privilégié des récits du cinéaste français. La peur, sans doute, que le véritable projet ne soit caché par le genre lui-même, produit une volonté de distanciation dans le discours comme dans les films qui s'incarne dans des figures d'hommes

seuls cherchant un nouveau souffle, de nouveaux codes, de nouvelles règles, de nouvelles rencontres alors qu'ils sont empêtrés dans l'univers du crime. Exacte métaphore de la place d'un cinéaste dont chaque film semble faire office d'« autoportrait en jeune homme », entre figure envahissante du père et recherche d'un parcours singulier, au carrefour de plusieurs héritages, entre cinéma commercial et cinéma d'auteur, films de genre et volonté d'en briser les règles, travail scénaristique ouvragé et production plastique pure.



INTERVIEW
Leo Haddad